

La Suisse combat le génocide avec l'art à Zurich | Geri Müller

Le Palestine Arts Film Festival est un signal fort contre le génocide israélo-occidental de la population indigène de Palestine. Il se tient une nouvelle fois à Zurich, du 10 au 16 septembre 2026. Aujourd'hui, je discute du festival avec son directeur et cofondateur, l'ancien homme politique suisse (et conseiller national), Geri Müller. Liens : Page d'accueil du Palestine Arts Film Festival : <https://www.palestine-arts.ch/> Nos liens : Substack : <https://pascallottaz.substack.com> Merch : <https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate>

#Pascal

Bon retour sur Neutrality Studies. Aujourd'hui, de nouveau en allemand, car je m'entretiens avec mon compatriote Geri Müller, ancien homme politique suisse et parlementaire, qui a siégé au Conseil national, au Parlement suisse, de deux mille trois à deux mille quinze. Cher Geri, bienvenue.

#Guest

Merci beaucoup, cher Pascal. Je suis très heureux d'échanger avec toi, même au sein de la Suisse.

#Pascal

Même à l'intérieur de la Suisse. Et aujourd'hui, nous voulons parler de ton activité actuelle. Tu es en effet l'un des directeurs du Palestine Arts Film Festival, dans le cadre duquel vous projetez des films d'art palestiniens. Cette année, le festival aura lieu du dix au seize septembre. Nous enregistrons aujourd'hui, le premier septembre, donc ça commence dans moins de deux semaines. Geri, raconte-nous un peu ce festival : comment il est né, combien de fois vous l'avez déjà organisé, et pourquoi.

#Guest

Quand on m'a proposé de devenir président de la Société Suisse-Palestine, nous avons organisé un atelier. Nous formions en fait un groupe tout nouveau. La première chose que j'ai faite, c'est un sondage en Suisse : « Vous connaissez la Palestine ? Vous connaissez les Palestiniens ? » « Euh, non, pas vraiment. Enfin oui, Yasser Arafat. D'accord, mais il est mort depuis longtemps, tout ça. » Et puis : « Que font les Palestiniens, en fait ? » Eh bien, ils gardent des moutons, ils vivent dans des tentes, et ainsi de suite. J'ai vraiment été choqué. J'ai fait ce sondage de Saint-Gall jusqu'à Genève. Je dirais qu'environ vingt pour cent des personnes avaient une idée, mais sans parler de moutons.

Oui, ils font surtout de l'agriculture, et ainsi de suite. Mais ils n'avaient absolument aucune idée claire de ce que sont les Palestiniens. C'était quand ? C'était en deux mille dix-huit. Et j'ai interrogé environ mille huit cents personnes, des femmes, des hommes. Je dirais, à partir de dix-huit ans jusqu'à... on ne sait pas exactement, peut-être soixante-dix ans, non ? Et quand j'en ai fait part à l'Association Suisse-Palestine, j'ai dit : il faut vraiment qu'on change quelque chose. Ces gens, ces Suisses, ont une vision extrêmement problématique. Bien sûr, en Suisse aussi, nous avons des bergers, dans les montagnes. Et bien sûr, il faut parfois dormir sous une tente quand on est quelque part, Dieu sait où, dans les montagnes.

Donc, il n'y avait aucune idée de ce que les gens faisaient là-bas. Et puis nous nous sommes dit qu'il fallait changer ça, d'une manière ou d'une autre. Comme j'étais moi-même ancien cinéaste, je me suis dit que les films touchent davantage les gens que de simplement expliquer ou raconter. « Viens par ici, je vais te raconter ce qui se passe là-bas »... C'était clair pour moi que ça ne marcherait pas. Alors, en deux mille dix-huit, je suis allé en Palestine et j'ai découvert le Film Lab. J'étais déjà allé en Palestine auparavant, je connais très bien le pays. Ils nous ont alors proposé des films, et cetera. C'est ainsi que nous avons organisé le premier festival de cinéma, en deux mille dix-neuf, à Zurich, au Kosmos. Et c'était incroyable de voir combien de personnes sont venues.

Nous avons dû refuser des gens. Les pompiers n'autorisent qu'un certain nombre de places assises. On ne peut pas simplement rester debout, et ainsi de suite. Et les gens étaient complètement perplexes. Il y avait un film dans lequel une femme voulait divorcer de son mari. Un film captivant de Najwa Najjar. Après le film, une femme a dit : « Attendez, ce n'est pas vrai, ça n'existe pas. Une Palestinienne ne peut sûrement pas demander le divorce. » J'ai alors demandé à la réalisatrice à quelle fréquence cela arrivait. Dans plus de soixante pour cent des cas, ce sont les femmes qui demandent le divorce. En même temps, une femme qui avait travaillé au département des affaires sociales de Zurich s'est levée et a dit : « En Suisse, c'est l'inverse. »

Alors, ce récit tout fait a été brisé, tout simplement, avec un film. On pensait que toutes les femmes étaient opprimées en Palestine et que, en Suisse, toutes les femmes étaient libres. Nous avons entretenu ces récits-là pour montrer une chose : il faut vraiment comprendre la réalité, et non pas se fier aux idées que les gens se font. C'est seulement comme ça qu'on peut aller à leur rencontre. Autrement dit, avec le festival de cinéma, nous avons essayé de provoquer quelque chose qui change un peu les mentalités. Et cela continue de se produire, encore aujourd'hui. Nous recevons tellement de retours : « Mon Dieu, je ne savais pas du tout ce qui se passait là-bas, à quoi cela ressemblait », et ainsi de suite.

#Pascal

Et depuis, vous avez organisé le festival du film chaque année, y compris en deux mille vingt et deux mille vingt et un, jusqu'à aujourd'hui ? Ou bien est-ce qu'il n'a lieu que certaines années ?

#Guest

Cela arrive chaque année. Nous avons eu une petite interruption, pendant la pandémie. Là, nous avons perdu une année. Mais sinon, nous sommes là tous les ans, oui.

#Pascal

Et vous allez projeter combien de films ? Comment est-ce que c'est organisé ? Donc, du dix au seize septembre, ça fait une semaine. Racontez-nous un peu : à quoi faut-il s'attendre ? Qu'est-ce que les gens pourront voir cette année ?

#Guest

Il y a seize films. Enfin, deux d'entre eux sont des collections de courts métrages. Le court métrage est un art dans lequel les Palestiniens excellent vraiment : raconter un sujet très complexe en vingt minutes. Et ces courts métrages sont souvent sous-estimés. Oui, c'est un peu comme un film commencé, mais de plus en plus de gens viennent voir ces deux blocs, parce qu'on y découvre quatre ou cinq films très courts, qui donnent un aperçu incroyablement profond de ce qui préoccupe les Palestiniennes et les Palestiniens. C'est pour ça que nous avons de nouveau créé ces deux sections. Sinon, nous avons aussi des films qui sont déjà passés dans certaines salles de cinéma.

Nous les avons aussi remis à l'affiche, surtout des films qui ont été récompensés, comme par exemple « All That's Left of You ». Il est à nouveau plutôt bien reçu. Mais il y a aussi « Happy Holiday », un film qui plonge très profondément dans les familles, dans la manière dont elles fonctionnent en Palestine, avec le génocide en cours. Ce sont des films qui permettent de mieux comprendre ces personnes, telles qu'elles sont vraiment. Il ne s'agit pas de montrer le plus de sang possible, ni tous ces meurtres. Ce n'est pas l'idée. L'idée, c'est la réflexion.

Et avec « Palestine trente-six », c'est aussi un film qui montre qu'il y avait déjà un problème, en mille neuf cent trente-six, avec l'occupation britannique. Et on peut dire que les sionistes ont appris quelque chose des Anglais, et qu'ils ont poursuivi dans cette voie. C'est encore une projection où je me suis rendu compte que les gens n'avaient aucun repère. On disait toujours qu'avant, il n'y avait rien. « Avant, il n'y avait rien », c'est le titre d'un film. Donc c'était une terre vide, et ils n'attendaient qu'à être colonisés, d'une manière ou d'une autre. Alors que le Levant, de la Syrie jusqu'à l'Égypte, était un haut lieu d'activité. J'ai toujours dit que c'était un peu comme Singapour aujourd'hui.

Ce qui y était traité circulait dans les deux sens, d'est en ouest, mais aussi les... Si tu penses aux villes, à Jaffa par exemple : Jaffa était le grand port, parce que l'eau est très profonde devant Jaffa. On pouvait y aller en bateau. Cinq millions de caisses d'oranges exportées de Palestine. Cinq millions de caisses, chaque année. La Palestine avait le premier cinéma, l'Alhambra. D'accord ? Ça n'existait pas dans d'autres pays. Et il y avait une photographe, une dame âgée, qui m'a dit un jour : « Tu savais que la plupart des photos prises avant mille neuf cents l'ont été au Levant ? »

Il y avait donc des Européens qui voulaient aller dans ce pays enchanté, et ils y prenaient des photographies. Ils ont davantage photographié la Palestine que leur propre pays. Il y avait aussi ce désir de trouver un pays tout aussi oriental, très particulier, enfin voilà. Les premiers films ont aussi été tournés en Palestine. Ou alors, nous qui sommes si fiers du premier train en Suisse, de Baden à Zurich, en mille huit cent quarante-sept. Waouh, quels types géniaux, n'est-ce pas ? Dix ans plus tard, le train allait de Jaffa à Jérusalem, avec huit cents mètres de dénivelé. Alors qu'entre Baden et Zurich, vous avez environ dix mètres de dénivelé.

Alors, c'était comme ça : là-bas, on pouvait apprendre des choses. Les gens étaient très bien organisés. Il y avait des hôpitaux, il y avait des universités dans toute cette région. Ce n'était pas un territoire perdu où les gens ne savaient pas ce qui s'y passait. C'était un mélange de juives et de juifs, de musulmans et de groupes chrétiens. Ils vivaient et travaillaient ensemble. Et ce n'était pas un conflit. On dit toujours que c'était l'époque où l'on produisait le plus, justement grâce à cette coopération. Les uns pouvaient faire certaines choses mieux que les autres, et inversement. C'était une période très, très forte.

#Pascal

C'était un État multiethnique, dans une configuration politique totalement différente. En deux mille vingt-six, nous sommes au cœur — tu l'as dit — au cœur d'un génocide, où l'on continue de tuer, surtout à Gaza, en ce moment même. Nos journaux rapportent que nous avons désormais un cessez-le-feu fragile. Or, un cessez-le-feu signifie normalement que l'armée israélienne tue sans être elle-même tuée. Cela représente donc chaque jour entre cinq et dix personnes. En ce moment, en Occident, on appelle cela un cessez-le-feu : quand le camp le plus faible meurt.

Quand, bien sûr, un soldat meurt du côté israélien, on dit alors que le cessez-le-feu ne tiendra peut-être plus. Mais c'est malheureusement l'environnement de propagande dans lequel nous nous trouvons en ce moment. Et Geri, je dois malheureusement déjà bifurquer vers le sujet politique. Depuis deux mille vingt-trois, depuis le sept octobre, qui semble avoir changé le monde entier... Même s'il faut le dire : pour les Palestiniens, la souffrance était déjà terrible avant, et elle est devenue encore pire maintenant. Comment votre festival est-il perçu aujourd'hui ? Est-ce que la situation géopolitique générale a aussi eu des répercussions sur votre festival ?

#Guest

Oui, je peux le dire : oui, les gens sont très, très intéressés par ce qui va revenir maintenant. Et précisément dans le cadre de ce que tu viens de dire : qu'est-ce qui se passe vraiment là-bas, en ce moment ? Il y a des millions de petites vidéos, des vidéos sur les réseaux sociaux et tout ça. Mais ça ne donne pas non plus une image claire. Beaucoup me disent : « J'ai arrêté de regarder ces trucs. Je ne comprends plus ce qui s'y passe. » C'est clair. Et c'est pour ça qu'on a dit : maintenant, il faut proposer des films qui apportent vraiment quelque chose aux gens qui les regardent.

Et quand nous avons repris contact, juste avant les vacances d'été, pour annoncer que nous organisions à nouveau un festival de films, il y a eu beaucoup de demandes : « Quels sont ces films ? Est-ce que vous allez aussi parler d'aujourd'hui ? » Et ainsi de suite. Mais nous avons dit : oui, ce seront des films réalisés par des Palestiniens et des Palestiniennes, et qui sont très importants pour eux. Nous avons mis en place un comité de sélection. Nous avons, en quelque sorte, plus de cent films proposés, qui nous avaient aussi été transmis. Et le choix visait vraiment à décrire un peu cette situation générale, ce qu'on appelle le contexte global.

Alors, on remonte un peu dans le temps, par exemple avec ce film, « All That's Left of You ». C'est le début, quand on a expulsé les gens de Jaffa, occupé les logements, et ainsi de suite. Et bien sûr, cela va jusqu'à l'année mille neuf cent trente-six, où, en quelque sorte, il y a eu le passage de relais de l'Angleterre à l'Irgoun, donc aux terroristes, en fait. Mais ils avaient bien appris des Anglais, qui avaient une conception similaire. Et puis, qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? Nous allons aussi montrer des films contemporains. Ce sont surtout des courts métrages. Ce sont les films les plus récents que nous avons, réalisés par des artistes capables de montrer, en très peu de temps, des choses extrêmement complexes.

Nous sommes aussi très fiers que l'une de nos meilleures amies, Yara Jarar, ait remporté un Lion à Monte-Carlo. Cela montre que les gens reconnaissent apparemment les valeurs de ces films. Et je pense que c'est aussi une critique. La critique est là : les « Nations désunies ». On parlait autrefois des Nations unies, mais cette chose n'existe plus vraiment. Elles sont désunies. Et, bien sûr, Francesca Albanese y jouera un rôle important. En fait, le droit international, les droits internationaux, et ainsi de suite, ne sont plus intacts.

Et je dis toujours : imaginez, dans la circulation à Zurich, que moi, j'ai envie de rouler à gauche. Pas de problème, c'est mon souhait, et les autres doivent s'organiser comme ils peuvent. Si les règles de circulation sont suspendues, si vous passez au feu rouge, et ainsi de suite, alors c'est le chaos. Et aujourd'hui, nous avons un chaos qu'on arrive presque plus à comprendre. Nous y reviendrons peut-être plus tard. La sélection de films que nous présentons à partir du dix septembre aborde beaucoup de ces choses qui se produisent aujourd'hui, qui sont réelles, mais qui donnent aussi, dans une certaine mesure, de l'espoir.

Alors, j'ai appris quelque chose de nouveau, j'ai compris quelque chose. Et peut-être que je dois aussi dire maintenant que je dois changer un peu d'avis sur cette question. C'est ce que je remarque chez les gens quand je distribue les flyers du Festival du consensus. Il y a des femmes et des hommes qui disent : « Oui, absolument, il faut vraiment que je voie ça maintenant, il faut que j'y jette un œil. » Enfin, un peu comme ça... Un jeune homme, d'environ trente ans peut-être, m'a dit très concrètement : « Je ne m'en sors plus. Mais si je regarde ces films maintenant, est-ce que je comprendrai mieux ? » Oui, je te le garantis. Tu comprendras mieux. Je suis curieuse de savoir ce qu'il dira le seize septembre.

Je crois vraiment que je ne cherche pas à embrouiller les gens. Mais si quelqu'un est un peu perdu sur ce qui se passe réellement, je pense qu'on peut regarder quelques films — pas forcément tous — et ensuite y réfléchir. Après chaque film, nous organisons une séance de questions-réponses. On peut donc poser des questions, et nous y répondons. Et cette année, nous tentons une nouvelle expérience. À côté du cinéma Piccadilly, à Zurich Stadelhofen, il y a le restaurant Comercio. Nous avons dit que les gens peuvent aussi très volontiers y aller pour en discuter ensemble. Et nous allons essayer de faire en sorte qu'il y ait quelqu'un sur place pour aider à expliquer quel était le film que vous venez de voir.

Alors, avant de rentrer chez moi, je peux encore échanger un peu avec quelqu'un. Peut-être aussi sur des choses difficiles à comprendre. À comprendre, non pas intellectuellement, mais ici, dans le cœur. Et oui, nous espérons évidemment aussi que l'opinion va changer. Parce que tu as parlé de la situation générale. À mon avis, la Suisse est encore majoritairement du mauvais côté.

#Pascal

Le récit des Israéliens pauvres et opprimés, des Juifs et des Juives qui veulent simplement défendre leur droit à l'autodétermination, est aussi extrêmement présent en Suisse. Et, à mon avis, presque personne en Suisse ne comprend vraiment la différence entre les Juifs et les sionistes. C'est-à-dire la différence entre une religion et une position politique, autrement dit l'idée politique selon laquelle un État juif doit exister uniquement pour les Juifs, et que tous les autres doivent soit être opprimés, soit être expulsés. Cette distinction, celle du sionisme, est à mon avis encore loin d'être évidente.

Mon approche consiste à interroger des universitaires, comme Jakob Rebkin, Jeffrey Sachs et d'autres, et à essayer, en quelque sorte, de décortiquer tout cela. Là, l'idée est d'expliquer : qu'est-ce qui s'est passé ? Et, petit à petit, quels sont les différents éléments de ce conflit ? Mais c'est une approche très intellectuelle, très académique. Ton approche, avec le festival de films, s'adresse plutôt au cœur, comme tu l'as dit, je crois. Dans quelle mesure peut-on, à travers le cœur, les films et les histoires personnelles, se mettre à la place des Palestiniens, comprendre leur souffrance et l'histoire de leurs souffrances ?

#Guest

Exactement. Tu l'as dit, on peut en parler, et parfois on se place un peu à ce niveau sophistiqué. Mais quand on voit ce qui se passe sur le terrain... Je me souviens — je ne vais rien révéler du film actuel, mais je parle du dernier festival de films. Un garçon avait perdu sa colombe. Elle n'était jamais revenue. Et ça le préoccupait énormément. Puis, à un moment, son oncle lui a dit : « D'accord, je sais où vivent les colombes. On va leur rendre visite, et peut-être que tu retrouveras la tienne là-bas. » À la fin de ce film, il s'agissait surtout de la façon dont ces gens peuvent faire

preuve de résilience. Il y avait des moments de frustration partout, jusqu'au moment où ils ont été arrêtés à un checkpoint. Et la cage à oiseaux, qui était pourtant vide, était considérée comme dangereuse. Il fallait la sortir.

Et puis, ils ont été chassés. Ils ont dû repartir en voiture, et le garçon a dit : « Je veux récupérer ma cage à oiseaux. » Ils font demi-tour, et la cage à oiseaux brûle de toutes ses flammes. Elle a été dynamitée de force, parce qu'il y avait sûrement une bombe dedans. Et cette résilience : d'accord, maintenant, je dois aussi renoncer à ma cage. Et malgré tout, on continue d'avancer, on continue de chercher cet oiseau. C'est une attitude des Palestiniennes et des Palestiniens que je trouve incroyablement forte. Admirable aussi, oui. Ils ont une résilience incroyablement forte. Je voudrais dire quelque chose sur le sumud. Si les auditrices et les auditeurs veulent comprendre ce qu'est le sumud, il existe un livre vraiment excellent, que nous publions et revendons, qui s'appelle « Sumud ».

Et tant de gens qui l'ont déjà lu m'ont dit : « Mon Dieu, je n'avais aucune idée de ce que vivent ces gens. » Et ce n'est pas seulement une forme de compréhension tragique. C'est aussi : « Ah oui, ils ont une vraie force de caractère. Je suis né ici, je reste ici et je mourrai ici. » C'était un extrait d'un film que nous avons montré, et cela a touché beaucoup de gens. Je crois donc qu'en ce moment, il est vraiment important que les gens commencent à comprendre que là-bas, nous n'avons pas des Juives et des Juifs opprimés, attaqués chaque jour par des terroristes palestiniens. Cette histoire doit enfin disparaître. Elle n'existe pas. Tu as mentionné le vingt-trois octobre.

J'étais là, le sept octobre deux mille vingt-trois, exactement. J'étais en vacances, et de six heures du matin à minuit, j'ai reçu coup de téléphone sur coup de téléphone de journalistes. « Qu'est-ce que vous dites maintenant, Monsieur Müller ? Vous avez vu ce que les terroristes ont fait là-bas ? » Je devais simplement répondre : « Pour l'instant, je n'en sais rien », et ainsi de suite. Mais le douze octobre, nous savions que cela ne pouvait pas du tout s'être passé comme on le racontait. Ces bébés décapités, ces bébés dans des fours, et je ne sais quoi encore. C'est difficile, quand on a menti une fois, d'obtenir encore quoi que ce soit de vrai. En réalité, l'organisation sioniste s'est plutôt mise elle-même hors jeu sur ce coup-là. Et tout le monde ne le sait toujours pas.

#Pascal

Mais tu sais, j'aimerais encore en parler avec toi maintenant. Parce que mon constat, après trois ans de génocide, c'est que le génocide est un sport d'équipe. Ce ne sont donc pas seulement les Israéliens qui commettent ce génocide. Cela se fait aussi avec les Européens et les Américains, qui le rendent possible en premier lieu : les armes, les livraisons, le soutien politique, tout le soutien propagandiste. Il y a deux ans, Ali Abunimah a été enlevé par la police dans notre pays, en Suisse, à Zurich, de manière illégale. Après deux jours et demi de détention, il a été expulsé du pays. Ali Abunimah, bien sûr, le fondateur d'Electronic Intifada, militant et journaliste américano-palestinien.

Et maintenant, avec le recul, nous savons, en Suisse, que c'était totalement illégal. À tel point que Nicoletta della Valle, la responsable qui a ordonné cela de sa propre initiative, s'est même vu retirer son immunité. Elle était la cheffe de Fedpol, c'est-à-dire l'unité nationale de police, et c'est elle qui l'a ordonné. Cette procédure est actuellement en cours. Mais nous savons que la Suisse, avec d'autres pays européens, fait partie intégrante du génocide qui est en train de se dérouler. De ton point de vue, et de la manière dont tu l'as perçu depuis la Suisse, en tant que président de la Société suisse-palestinienne, qu'est-ce qui t'a encore frappé dans la façon dont cet engrenage fonctionne ?

#Guest

Il y a aussi ça. Enfin, je pense simplement que le gouvernement suisse n'arrive pas à se décider sur ce qu'il est. Alors, on s'accroche d'abord à cette horrible histoire du sept octobre. Ça revient sans cesse. Et quand je lis les communiqués que publie le département, il y en a tous les deux ou trois jours. J'ai l'impression de ne même pas savoir ce qui s'y passe. Et il y a aussi cette manifestation qui a eu lieu récemment à Bâle, où l'on a dit : « Mort aux sionistes. » J'ai dit moi aussi que ce n'était peut-être pas une très bonne idée de dire une chose pareille. Mais, fondamentalement, les sionistes sont le grand problème, y compris en Suisse.

Et quand j'entends ensuite à la radio ce que, par exemple, Kreuthner a dit, comme quoi cela augmenterait encore la colère contre les Israéliens, contre les Juifs... Mais les Juifs aussi sont terriblement opprimés par les sionistes, tout comme les Palestiniens, non ? J'ai des contacts avec ces gens à Jérusalem et à Tel-Aviv. Ils me racontent comment ils sont roués de coups, frappés, et ainsi de suite. On le voit aussi aux États-Unis. Alors pourquoi ne comprend-on pas qu'il y a une différence entre des personnes qui ont une religion appelée le judaïsme, et qui mènent une vie tout à fait normale, font les choses nécessaires, comme les catholiques, les musulmans, ou qui que ce soit d'autre ?

Pourquoi est-ce qu'on mélange toujours ça avec les sionistes ? C'est une tout autre histoire. Tu l'as dit : c'est, au fond, une organisation politique. Ça n'a rien à voir avec des passages de l'Ancien Testament que, de toute façon, plus personne ne peut vraiment comprendre aujourd'hui. En théorie, l'Ancien Testament est lui aussi dépassé. Amalek et toutes ces histoires n'ont plus leur place. Alors, on essaie... Les sionistes essaient d'obtenir davantage de pouvoir, puis d'atteindre leurs objectifs. Et les autres, ceux qui sont à côté, se trompent ; ils deviennent alors les victimes. Et je pense vraiment qu'il faudrait aussi apprendre ça, petit à petit. Il y a une différence entre les personnes juives et les personnes sionistes.

#Pascal

Oui, il faudrait l'apprendre. Mais on travaille justement à ce que cela ne se fasse pas activement. Et c'est le fondement même de tout le projet sioniste : l'identification du sionisme au judaïsme, au point qu'on ne peut plus les dissocier. C'est aussi pour cela qu'à chaque fois, ils font comme si c'étaient les

Juifs qui étaient critiqués. Alors qu'en réalité, dans nos milieux, nous ne critiquons pas la religion ni les personnes qui pratiquent une religion. Nous critiquons les politiques qui poursuivent un objectif politique : un État juif réservé aux seuls Juifs. Autrement dit, un projet ethno-national exclusif, qui implique nécessairement que tous les Palestiniens soient effacés de cet État, soit expulsés, soit tués, soit autrement opprimés par un État d'apartheid.

C'est inscrit dans l'ensemble du projet étatique. Mais l'expliquer, ça va justement à l'encontre de ce récit, de ce récit de victimisation construit par les sionistes. Et alors, on se heurte à beaucoup de haine de l'autre côté. Ces dernières années, avez-vous subi de la haine parce que vous défendez une meilleure compréhension des Palestiniens et du conflit ?

#Guest

Oui, bien sûr. Après le sept octobre, il y a eu des attaques extrêmement virulentes. En partie contre l'Association Suisse-Palestine, mais surtout contre moi, évidemment. Il y a Audiatur, que tu connais sûrement aussi. C'est une plateforme assez intéressante, largement soutenue par des sionistes suisses. Et ils s'en prennent à vous en permanence. Moi, je me dis : écrivez ce que vous voulez, ça ne m'intéresse pas vraiment, non ? Mais le sept octobre, deux ou trois jours plus tard, il y a eu une attaque vraiment violente contre moi. On disait que j'étais un avocat retors, un antisémite, un haineux des Juifs, et ainsi de suite.

Et toute cette histoire est actuellement devant les tribunaux. Donc, il faut quand même qu'on se défende. Et je crois que, sur toute cette question de savoir comment on s'organise ici, en Suisse, les manifestations ou le fait d'expliquer quoi que ce soit deviennent de plus en plus difficiles. Et on se rapproche de plus en plus des idées qu'on voit en Allemagne. Si une pastèque devient de l'antisémitisme, alors, d'une certaine manière, on est au bout de l'histoire. On ne peut plus prendre ça au sérieux. Mais on trouve toujours des moyens de faire taire quelqu'un, parce qu'il a dit quelque chose que l'autre interprète différemment. Et là, c'est déjà sans espoir.

Et je pense que nous devons vraiment nous serrer les coudes de plus en plus. Que les différentes organisations en Suisse organisent aussi des manifestations. Pas forcément pour faire un petit feu de paille, mais pour vraiment expliquer aux gens : « Bonjour, ce ne sont pas seulement les Juifs qui sont actuellement en difficulté, c'est aussi nous. » On n'a plus le droit de manger une pastèque. On n'a plus le droit de dire « From the river to the sea », peu importe. Qu'est-ce que vous vous permettez encore de nous interdire ? Ce n'est pas possible. Et je pense... Enfin, je remarque là une tendance qui va dans l'autre sens. Ils disent : « Attendez une minute, ça et ça... le sionisme, je ne l'accepte plus. »

Il y a deux mois et demi, nous avons tenu une conférence à Dublin, où des forces antisionistes du monde entier se sont réunies. Et elles ont dit exactement ceci : nous devons rester solidaires. Nous ne sommes pas des sionistes, nous sommes des êtres humains, qu'on soit catholique, juif ou peu importe. C'est une bonne chose que les gens aient une religion, c'est important. Mais nous ne nous

laisserons pas manipuler par l'argent, ni par toutes ces procédures. Quand on pense à tout ce que nous avons vécu ces derniers mois : l'affaire Epstein. Puis Vanessa Beeley arrive et raconte qu'on peut abuser d'enfants de moins de trois ans.

#Pascal

J'ai entendu ça. Tu peux m'expliquer ?

#Guest

Oui, elle a montré comment, apparemment surtout au sein de communautés extrémistes, des enfants peuvent être victimes d'abus sexuels jusqu'à l'âge de trois ans.

#Pascal

Dans quelles communes ?

#Guest

Apparemment, des communautés sionistes, c'est normal, ça en fait partie. Je viens simplement de le voir, ou de le lire... non, de le voir sur Internet. Donc, en fait, quelque chose de tout à fait sérieux. Et ce serait normal. Alors là, je me demande vraiment : on est très près de toute l'affaire Epstein. Ce n'est pas une petite affaire, c'est une énorme affaire, qui a beaucoup d'autres ramifications, dans d'autres pays aussi. Et il faut vraiment se demander : comment peut-on encore trouver le sionisme respectable, d'une manière ou d'une autre ? Ce sont des choses qui devraient être connues en Suisse. Et j'ai aussi réalisé qu'en Suisse, de plus en plus de gens se demandent : qu'est-ce qui se passe, au juste ?

#Pascal

À quel point, tu sais, après les discussions que j'ai eues ces dernières années, j'en suis arrivé à cette conclusion personnelle : le sionisme n'est que la forme la plus récente d'un colonialisme européen. Un colonialisme tout à fait classique, en réalité. Un colonialisme qui cherche à exterminer la population autochtone. Et en la matière, les Européens sont les champions du monde. Il n'y a personne qui ait exterminé autant de peuples, recolonisé tout le continent nord-américain avec des Européens blancs et des esclaves noirs. Nous l'avons fait en grande partie en Amérique du Sud. Nous l'avons fait en Australie.

Nous avons tout simplement exterminé d'immenses étendues de terres dans le monde, puis nous y avons installé de nouvelles populations. Et en Palestine, en Asie occidentale, nous nous sommes heurtés à un mur, comme dans d'autres endroits. Au Vietnam, ça n'a pas marché. Aux Philippines, ça n'a pas marché. En Asie, de manière générale, ça n'a pas marché comme ça. Mais il semble que le

sionisme soit le dernier vestige qui ose encore tenter cela : essayer, une fois de plus, d'exterminer une population autochtone. Dans quelle mesure cette interprétation de ce qui se passe est-elle importante pour toi, ou aussi dans le cadre du festival de cinéma ? Est-ce que ces aspects coloniaux y sont également abordés ?

#Guest

Dans les films que nous avons là, ce n'est pas explicite. Mais implicitement, bien sûr que si. Palestine trente-six, par exemple, le montre clairement. Les occupants, c'étaient les Anglais. Et, au fond, leur principal objectif, c'était de garder leurs distances avec les Français. Cet accord Sykes-Picot, vous voyez ? Les deux colonialistes ont dit : d'accord, toi tu es là, moi je suis ici, comme ça, on n'a pas de problème entre nous. Mais malheureusement, il y avait aussi des gens sur place. Et il fallait les déplacer.

Et ça a été le début, en fait. Les maisons qui nous ont été volées, on le montre. Dans « All That's Left of You », on voit vraiment les Anglais arriver et dire : « Dégage de là, tu n'as rien à faire ici. » « Mais c'est ma maison. » « Salut », et ainsi de suite. C'est un comportement. Et je crois aussi qu'il existe un livre intéressant, dont je ne me souviens même plus du titre, où certains Anglais disaient : « On vient d'évacuer six maisons, mais honnêtement, ces gens vivent tout à fait normalement, comme nous. » « Laisse tomber, tu n'as pas besoin d'en parler. » Donc voilà, il y avait quand même des gens qui se rendaient vraiment compte qu'on faisait quelque chose d'injuste.

Mais à la fin, j'ai une super maison au bord de la mer. Gaza avait la plus belle côte de la Méditerranée, je dois le dire. Et ça, d'une certaine manière... ce sera abordé. Le mot « colonialisme », je crois, n'apparaît pas très souvent dans le film. Mais il y aura certainement quelque chose dans le générique d'ouverture, et aussi dans les explications. L'année dernière, on nous a aussi posé sans cesse la question : « Mais pourquoi ont-ils fait ça ? » Et c'est là qu'est vraiment venue cette théorie du colonialisme. J'ai terminé mes études en expliquant le racisme : qu'est-ce que le racisme, au juste ? Et soudain, j'ai compris que le racisme vient de « la race », de la raison. C'est un ordre rationnel. Les Blancs sont intelligents, et les autres sont stupides.

#Pascal

Tu ne prends pas ta race au sens d'une ethnie, mais tu peux...

#Guest

Eh bien, Memmi, le spécialiste du racisme originaire de Tunisie, a dit un jour que « la race » était un synonyme pour désigner l'existence de différences. À commencer, par exemple, dans le monde végétal. Il y a des plantes primitives et des plantes très développées. Les plantes primitives poussent toutes seules, vous n'avez rien à faire. Mais les roses, et ainsi de suite, il faut s'en occuper. Bon, c'est déjà une forme de racisme au sein du monde végétal. Puis on est passé aux animaux : des

animaux primitifs aux animaux très intelligents. Les plus intelligents étaient alors les grands singes. Ensuite, on a essayé de distinguer les êtres humains. On a découvert que le cerveau, qu'il s'agisse d'un Huron, d'un Néo-Zélandais ou d'un Japonais, pèse exactement le même poids.

Pas de chance. On ne peut pas faire de distinction nette. Et alors, on en est venu à distinguer selon la couleur : plus c'est foncé, pire c'est. Et si on y réfléchit vraiment, c'est un peu toute la philosophie derrière ça. Mais avec ça, on peut faire du profit. Tu vas en Amérique du Nord, tu tues tous les gens qui y vivent, et tout à coup, tu as énormément de place. Et d'accord, il me faut encore des travailleurs. Tu as une roue, alors tu vas chercher des esclaves. C'est une invention des Européens qui, d'une manière ou d'une autre... je ne sais pas si c'est vraiment quelque chose qui leur est propre, ou peu importe. En réalité, c'est comme ça : l'Europe est le problème du monde.

#Pascal

C'est intéressant de voir que nous arrivons à la même conclusion. Au cours des cinq cents dernières années, l'Europe a commis des atrocités incroyables, dont nous n'avons pas encore pleinement conscience ici, en Europe. L'Holocauste n'a été qu'une petite partie de cette extermination de masse menée par les Européens dans le monde entier. Et ce n'était d'ailleurs aussi qu'une petite partie de l'ensemble de l'Holocauste, qui a coûté la vie à vingt-sept millions de citoyens soviétiques. Toutes ces choses sont aujourd'hui refoulées en Europe, et aussi en Suisse. Pour revenir peut-être à notre pays : comment perçois-tu le débat ici ? J'ai l'impression qu'il a un peu changé au cours des trois dernières années. Mais il reste extrêmement haineux, non, dès qu'il est question des Palestiniens et des Israéliens ?

#Guest

Oui, absolument. C'est toujours le cas. Et c'est mon estimation. J'ai déjà partagé cette estimation avec quelques personnes. Je dirais que trente pour cent des Suissesses et des Suisses comprennent que ce n'est pas acceptable comme ça, qu'ils comprennent l'ensemble du problème. Et les soixante-dix pour cent restants ne sont pas simplement idiots. Mais, évidemment, c'est inconfortable si je dois soudainement me dire : au fond, je ne devrais plus produire d'armes avec Elbit. Au fond, je devrais faire du BDS. Bon, d'accord, il y a aussi de bonnes choses là-bas, et ainsi de suite.

Tu ne peux quand même pas m'interdire d'acheter certaines choses, et ainsi de suite. Ces soixante-dix pour cent n'ont pas vraiment conscience de la dureté de ce qui se passe aujourd'hui. Et quand un ministre des Affaires étrangères dit que ce qui se passe à Gaza n'a rien à voir avec une guerre, alors je dois simplement dire : il faut absolument le remplacer. Un ministre des Affaires étrangères devrait être conscient de ce qui s'y passe. Mais là aussi, ces relations sont évidemment très importantes. Pour Cassis, c'était important.

#Pascal

Ignazio Cassis, notre ministre des Affaires étrangères, oui.

#Guest

Oui, et le fait qu'il avait une si bonne amitié avec Israël Katz. Enfin, je veux dire, au plus tard maintenant, tu devrais lui dire : désolé, notre amitié est rompue. Tout ce que tu as dit et fait, ce n'est plus acceptable. Et puis il y a le Parlement, qui se fait vraiment laver le cerveau par UN Watch, par exemple. On invite régulièrement au Palais fédéral des gens qui expliquent aux parlementaires à quel point c'est terrible, tout ce qu'Israël doit endurer, et ainsi de suite. Et puis, bien sûr : les Iraniens sont des gens très, très difficiles, et ainsi de suite. Bref, au Parlement, on se fait laver le cerveau. Et le Parlement n'a pas la force de résister à cela, ou simplement de dire, une fois : excusez-moi, mais qu'est-ce que vous racontez, au juste ?

J'ai toujours accès au Parlement, en principe. Alors je parle avec les gens, et ils me disent : « On m'a dit que tous les livres, les manuels scolaires, étaient terroristes, et ainsi de suite. » Tu as déjà lu un de ces livres ? « Non, non, mais j'ai entendu dire que c'était comme ça. » On a entendu tellement de choses, et on croit tellement de choses. Et ça s'insère bien aussi. Ça s'insère bien dans toute cette histoire : « Oui, ce sont des gens opprimés, et nous devons être de leur côté. » Mais alors, il faudrait être du côté de beaucoup de gens. Pourquoi personne ne soutient les Yéniches, qui ont eux aussi été brûlés et gazés ? Pourquoi personne ne soutient les Slaves ? Eux aussi ont subi ça, et ainsi de suite. Donc, il faut simplement le dire : c'est sélectif, non ?

Ce qui me manque vraiment un peu, c'est qu'on apprenne clairement, y compris à travers les médias et dans les écoles, que ce qui s'est passé au cours des cinq cents dernières années s'est toujours aggravé. C'est ça que nous ne savons pas : nous sommes entrés dans le méga-colonialisme, et nous avons détruit, anéanti des peuples. L'Amérique du Nord, par exemple, on peut dire qu'elle a été « nettoyée » : en fait, presque tous sont morts, à l'exception de toutes petites tribus. Oui, tu peux aussi citer l'Australie, la Nouvelle-Zélande. La Nouvelle-Zélande aussi, c'était très grave : on a simplement fait le ménage. Est-ce vraiment quelque chose que toi, en tant que catholique ou protestant réformé, tu trouves acceptable ? Où est, aujourd'hui, ta force pour t'y opposer ou pour rendre cela visible ?

Et il y a évidemment aussi l'aspect économique. Quand je pense à Brzezinski, qui disait : après la Seconde Guerre mondiale, nous avons besoin d'îlots. Nous avons perdu beaucoup de gens, nous avons besoin d'îlots partout. L'un de ces îlots, c'était le Japon. Il est trop proche de la Chine, on peut le contrôler. Et pourquoi Israël était-il si important ? Israël se trouvait au milieu du pétrole arabe. Et aux États-Unis, le pétrole commençait à s'épuiser. Dans tout le Sud, il n'y avait plus autant de pétrole. C'était donc en quelque sorte une garantie. Cela veut dire : j'ai de bons amis là-bas, là où il y a le pétrole. On ne fait pas confiance aux Arabes, mais avec les Juifs, ou plutôt avec les Israéliens, on peut faire des affaires. C'est l'une des raisons les plus importantes pour lesquelles Israël a pris une telle importance aux yeux des États-Unis.

#Pascal

Joe Biden l'a dit un jour au Congrès américain : si Israël n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il a dit ça il y a environ trente ans. C'est une erreur de se demander : est-ce qu'Israël contrôle les États-Unis, ou est-ce que ce sont les États-Unis qui contrôlent Israël ? Une main lave l'autre. C'est malheureusement un projet colonial porté par des forces politiques partageant les mêmes idées. Mais toi, et votre festival de films aussi, vous prenez position contre cela, pour qu'on en reste toujours conscients. Pour finir, j'aimerais attirer une nouvelle fois l'attention sur le Palestine Arts Film Festival, qui aura lieu du dix au seize septembre. Geri, pour conclure, est-ce que tu peux nous dire à quoi les gens peuvent s'attendre, quand ils doivent venir, où ils peuvent obtenir leurs billets, et tout ce qu'il faut encore savoir ?

#Guest

Bon, cela aura lieu à Zurich Stadelhofen, pour toutes celles et ceux qui n'habitent pas tout près. C'est à une station de la gare centrale de Zurich. Ensuite, vous en avez pour trois minutes, et vous arrivez au cinéma Piccadilly. Vous pouvez réserver vos billets via Arthouse Cinema. Il y a une page où vous pouvez sélectionner les films. Il y a bien sûr aussi toute une série de projections, plusieurs possibilités pour voir cela. Les films sont généralement projetés de la fin d'après-midi jusqu'au soir. Le dix septembre, à dix-neuf heures, nous ferons une ouverture. Vous êtes cordialement invités à un apéritif. Puis nous projetterons le film « All That's Left of You ». Après cela, il y aura aussi une bonne occasion d'échanger. Et le mieux, je vais le dire très lentement : [www point palestine tiret arts point ch](http://www.pointpalestinearts.ch). Vous y trouverez en fait tout ce que j'ai dit, au cas où vous n'auriez pas les documents. Sinon, vous pouvez toujours nous écrire à [info arobase palestine tiret arts point ch](mailto:info@pointpalestinearts.ch). Nous pourrions alors vous aider directement.

#Pascal

Donc, même si vous écoutez cet entretien en Autriche ou en Allemagne, n'hésitez pas à venir en Suisse entre le dix et le seize septembre. Bien sûr, nous serions très heureux d'accueillir le plus de monde possible. Y compris des personnes venues d'autres pays. Venez, regardez les films. Cher Geri Müller, les liens seront bien entendu dans la description sous la vidéo. Cliquez dessus et soutenez-nous, s'il vous plaît. Geri Müller, merci infiniment pour ton temps aujourd'hui.

#Guest

Merci, merci, Pascal Lottaz. C'était vraiment un échange très enrichissant, pour moi aussi. Merci beaucoup.